



L'engagement de la femme algérienne : un combat pour la nation et pour la liberté

Pr.Malika El Korso
Université - Alger2
Malika.elkorso@gmail.com

Received date : 13 / 10 / 2019 Acceptation date 28 / 11 / 2019

Résumé

L'engagement de la femme algérienne: un combat pour la nation et pour la liberté
L'historiographie officielle et notre mémoire collective mettent en avant deux figures: celle de la maquisarde et celle de la fidaiya, et on oublie toutes ces anonymes qui ont apporté leur contribution, aussi minime soit-elle, pour la libération de l'Algérie.

Alors qu'on ne cesse de clamer que le rôle de la femme a été considérable, que sa participation a été multiforme et continue; on persiste à circonscrire ses tâches principales du moins les plus courantes, à des tâches dites domestiques.

Faut-il souligner que sur le terrain, la guerre de libération nationale a été menée partout et par tous et par toutes, que dans le feu de l'action le moindre acte était un acte de bravoure et exposait leurs auteures à des violences atroces ?

Mots clefs: guerre de libération nationale, femmes, colonisation.

Abstract

Official historiography and our collective memory highlight two figures: that of the woman maquis and that of the fidaiya, and we forget all those anonymous women who made their contribution, no matter how small it was, for the liberation of Algeria.

While it is constantly claimed that women's role had been considerable, that their participation had been multifaceted and continuous; their main tasks, at least the most common ones, are still limited to so-called domestic tasks.

Is it necessary to emphasize that in the field, the war of national liberation was carried out everywhere and by everyone, that in the heat of the moment every act was an act of bravery and exposed their authors to atrocious violence?

Key words: National liberation war, Women, Colonization.

ملخص

تركز الاستوغرافية الرسمية وذاكرتنا الجماعية، على صورتين عندما يتعلق الأمر بكفاح المرأة الجزائرية : صورة المجاهدة وصورة الفدائية وبذلك تتناسى كل اللواتي ساهمن ولو بشكل بسيط في تحرير بلادهن.

ففي الوقت الذي نشيد فيه بدور المرأة الجبار ومساهمتهما المتعددة الأوجه والمتواصلة، نصرّ على حصر أهمّ أنشطتها، أو على الأقلّ الدائمة، في الأعمال المنزلية. هل يتوجّب علينا التذكير بأن الثورة التحريرية قامت في كل مكان وشارك فيها الجميع وأن في خضم المعركة أبسط فعل كان بمثابة نشاط بطولي يعرّض من قاموا به إلى عقوبات قاسية.

الكلمات المفتاحية: الثورة التحريرية، المرأة، الاستعمار.

Introduction

La Guerre de Libération nationale contre le colonialisme français a été une des plus longues et des plus meurtrières des guerres de libération. Elle couronne presque un siècle de résistance armée (1830-1916) et de luttes politiques (1926-1954). Quasiment personne n'a été épargné parce que presque tous les Algériens se sont reconnus à un moment ou à un autre dans la Proclamation du 1^{er} Novembre 1954. La femme algérienne n'était pas en reste, loin s'en faut. Pour les aînées ; la génération du mouvement national et de mai 1945, l'engagement dans le Front de Libération Nationale pour la plupart et l'Armée de Libération nationale pour certaines d'entre elles, allait de soi parce cela concrétisait une conviction et prolongeait le combat politique pour les droits et libertés des Algériens et des Algériennes. Pour les plus jeunes ; la tranche 14-18 ans ; elles répondaient à l'ultime appel de la Patrie.

La Guerre de tous les Algériens

D'aucuns voudraient réduire l'apport de la femme dans la Révolution, à une batterie d'énumération qui relèverait de son statut de femme, d'épouse, de soeur et de femme au foyer. Ce comportement nie de facto la portée hautement anti coloniale de l'engagement de la femme algérienne.¹

1 -Les Algériennes sont citées pour la première fois dans la Plate forme du Congrès de la Soummam (août 1956) qui salue l'implication des femmes : « Nous saluons avec émotion l'exaltant courage

Alors que l'on ne cesse de clamer que son rôle a été considérable, que sa participation a été multiforme et continue, on persiste à circonscrire ses tâches principales ou du moins les plus courantes ; à des tâches dites domestiques, non sans introduire une certaine distinction entre femmes citadines et femmes rurales. Faut-il souligner que sur le terrain, La Guerre de Libération a été menée partout et avec tous; que dans le feu de l'action, le moindre acte était un acte de bravoure porté à l'actif de l'offensive contre la soldatesque coloniale. Chacun a apporté sa contribution aussi minime soit-elle. Les petites mains qui roulaient le couscous, préparaient la chaude kesra et la qahwa brûlante que les Moudjahidine avalaient d'un trait tant ils en avaient rêvé, les tenues des djounoud lavées, les quelques fruits secs et la bouteille d'huile d'olive prélevés sur les maigres réserves familiales, le maigre troupeau de chèvres qui suivait elkhawa de retour au djebel pour effacer les traces de leurs pas, le sang froid et/ ou la défiance de l'ennemi en lui opposant une résistance par le geste et la parole et bien d'autres gestes anodins en temps normal, avaient valeur d'engagement, de sacrifices et exposaient leurs auteures à des violences atroces suivies par la destruction de la chaumière ou de la kheïma par le feu, quand ce n'est pas une balle tirée à bout portant sur tout ce qui bouge. Même sous les miradors qui surplombaient à intervalles réguliers les camps de regroupements (Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, 1964), la femme rurale parvenait à tromper la vigilance de ses geôliers. Agent de liaison, elle assurait le contact entre le commissaire politique F.L.N. du camp et les responsables A.L.N. du maquis, transportait le courrier faisait sortir de la nourriture aux djounoud etc. Son fardeau de bois, son séroural, son turban représentaient pour le F.L.N.-A.L.N.-population des camps de regroupement, ce que représentait le téléphone de campagne pour le commandant du poste de surveillance avec l'autorité militaire supérieure. Le militantisme des femmes a été quelque chose d'exceptionnel ; elles ont milité très jeunes et à l'insu de leurs familles ; elles étaient clandestines dans la clandestinité , elles ont transgressé des tabous, brisé des carcans pour un idéal : l'indépendance de leur pays. Ce qui explique le courage à la limite de l'impensable de ces jeunes filles transportant dans leurs sacs à mains des bombes au risque de se faire arrêter à chaque barrage

révolutionnaire..... » puis vient le rôle qu'il convient d'assumer aux femmes : soutien moral ,renseignements, liaison etc.. Les fonctions assignées à la femme, dans cette Plate forme sont déjà en retrait par rapport à celles qu'elles exercent déjà.

par les paras de Massu , au risque que cette machine déchiquette leurs corps frêle à tout instant , comme ce fut le cas pour la très jeune Yasmina WBelkacem qui a été amputée de ses deux jambes.²

Ravitailer, héberger, transporter le courrier, l'argent ,les armes, devenir infirmière, secrétaire le temps d'une bataille, se mettre au service des populations démunies étaient des tâches communes aux femmes rurales et citadines imposées par la guerre de guérilla. Les stratégies de solidarité étaient du fait de l'espace dans lequel elles se développaient, plus actives, plus visibles en milieu urbain qu'en milieu rural.

Les centres urbains, pôles politiques et militaires constituaient dans la stratégie du F.L.N.-A.L.N. une véritable caisse de résonance d'autant que les médias français et internationaux à l'affût de tout scoop, devenaient consciemment ou inconsciemment les portes voix de la cause algérienne. Algériennes ou Européennes d'origine, secrétaires, étudiantes ou femmes de ménage, mères de famille ou célibataires, vraies ou fausses blondes, en jupe courte ou en haik , résidentes au centre, à la périphérie ou en milieu rural, toutes se sont mises au service d'et-Tewra. L'histoire retiendra que les poseuses de bombes ou les « bombistes » pour nous situer dans la terminologie de l'époque, plongèrent Alger, devenue la ville la moins sécurisée pour les ultras, dans un cauchemar épouvantable (Djamila Amrane, 1988 ; Drif-Bitat Zohra, 2013). Sans oublier les you-you des femmes de la Casbah en écho aux condamnés à mort de la prison de Barberousse.

Un regard serein et critique

Le temps est venu de poser un regard serein et critique sur le rôle et la place de la femme algérienne dans la révolution sur la base de la globalité et de la complémentarité de l'action menée contre les forces d'occupation. Même si à l'origine, le nidham est né masculin, les concepteurs du Premier Novembre ont très vite saisi le sens et la portée de l'apport que pourrait représenter pour le futur, l'implication de la femme algérienne.

2 -Témoignages de Zhor Zerari, Fadéla Attia, Djamila Boupacha, Louisa Ighilahriz,Meriem Belmihoub,Jacqueline Guerroudj, Annie Steiner, Djamila Taibi, Nadéra Kettaf ...

Les secrétaires, infirmières, poseuses de bombes les « contrôleuses » du MALG³, des femmes artistes (Fadhéla Dziria, H'nifa et d'autres)⁴ faisaient corps avec celles qui dans les lointaines campagnes assuraient le gîte et le couvert aux Moudjahidine en plus d'être l'œil et l'oreille d'el-Jebha. Faire la distinction entre les unes et les autres, c'est morceler un acte fondateur solidaire et unitaire.

Véritable ombre furtive, la Moudjahida, la Moussebila, la Fidiya d'hier, reste malgré les sacrifices, la grande oubliée, même si à travers quelques figures comme Djamila Bouhired, Djamila Bouazza, Djamila Boupacha, Zohra Drif, Louisa Ighilahriz, Zhor Zérari et quelques autres, un espace symbolique lui est aménagé. Soulignons que du point de vue historiographique, aucun espace ne la consacre. A supposer que les élèves de nos écoles, collèges, lycées ou même nos étudiants à l'université savent quelque chose sur Ben Boulaid, Ben M'hidi, Abane Ramdane, Zighout Youcef..., combien sont-ils ceux qui connaissent Malika Gaid, maquisarde, un diplôme d'infirmière en poche, prend le maquis en août 1956 et tombe en martyre à l'âge de 21 ans en août 1957, Hassiba Ben Bouali (morte déchiquetée à l'âge de 19 ans, le 8 octobre 1957, pour avoir refusé la liberté « à la Massu »), Ourida Meddad, 16 ans, brûlée au chalumeau, torturée à mort et jetée du 5^{ème} étage en 1957; Khédidja Chellali, lycéenne rejoint le maquis en Wilaya V en 1956, tombée un an plus tard au champ d'honneur à l'âge de 19 ans Hasna Belaid, maquisarde de la Wilaya V, tombée au champ d'honneur en 1958 les armes à la main; les sœurs Saadane de Constantine: Mériem, infirmière arrêtée en janvier 1958, torturée, relâchée, de nouveau arrêtée en mai 1958, tuée par la soldatesque à l'âge de 26 ans; sa sœur Fadéla, lycéenne tombe en martyre lors d'un accrochage en 1960, à 22 ans; les sœurs Bedj, tombées au champ d'honneur dans la wilaya IV, Djenette Hamidou (dite Maliha) à Tlemcen, morte en 1959 sous la torture et tant d'autres pour qui on devrait élaborer un dictionnaire biographique des chahidate afin que nul n'oublie.⁵

3 - MALG (Ministère de l'Armement et des Liaisons Générales) : une dizaine de jeunes lycéennes ayant abandonné leurs études pour rejoindre les rangs du MALG, le corps des contrôleurs mis en place en février 1957 par Boussof.

4- Elles ont porté la voix et l'image de la Révolution algérienne et ont réussi à « coupler l'art et le fusil » pour dire les souffrances de leur peuple.

5- « Ce qui est douloureux pour nous, disent les moudjahidate, c'est de nous voir marginaliser, écarter, effacer de notre vivant »

Une histoire de la guerre de libération nationale sans les femmes

Cinquante sept années après l'indépendance que sait-on sur ce que fut le rôle de la femme algérienne dans la Révolution ? Des bribes. Aucun mouvement de femmes n'est signalé dans les manuels scolaires, aucun chapitre dans les programmes d'histoire de l'université ne leur est consacré.

Pourtant aussi loin que remonte la mémoire, les femmes se sont toujours battues. Même si les formes changent, si la participation est indirecte ou non, la femme algérienne a toujours agité l'étendard de la révolte. Se référer à la Kahina qui a défait au VII^e. siècle le grand Oqba Ibn Naffi'a, est devenu une tradition. Le combat de la femme algérienne va alors épouser les contours du moment : résistance armée au XIX^e. siècle, luttes politiques durant les cinq premières décennies du XX^e. siècle avant de renouer avec la résistance devenue au lendemain du 1^{ier} Novembre 1954, Lutte armée , Guerre de Libération nationale puis Révolution algérienne. Inscrit dans la durée, ce combat qui n'était pas ponctuel mérite un bref rappel.

-De la résistance au militantisme

Pour des hommes comme Bugeaud, Randon, Pélissier, Montagnac ; la guerre de conquête consistait en la terre brûlée et mâter toute résistance afin de tirer tout germe de révolte. Un rapide panorama illustre amplement la permanence de ce combat au féminin qui s'avérera incontournable pour déjouer la stratégie du napalm après celle de la canonnière ⁶

- Aux côtés de l'Emir 'Abdel-Qader, elles soignaient les blessés et galvanisaient les combattants ;

-1836 : les Constantinoises se mobilisent aux côtés d'Ahmed Bey et exaltent par leur youyou le courage des résistants. Les hésitants et les fuyards sont mis à l'index par les femmes qui les traitent de lâches ;

6-Dans toutes les tentatives de résistance au colonialisme, les femmes ont toujours apporté leurs contributions spécifiques, même si aucun historien n'en fait mention. (Jean Déjeux, 1987). A partir de rapports d'officiers français ayant participé aux actions militaires contre l'Emir Abdelkader, l'auteur confirme que la présence des femmes algériennes dans toutes les luttes de cette époque témoignent de leur combativité aussi bien sur le plan moral que physique : elles soignaient les blessés et encourageaient les combattants, pour exemple les femmes de la Zaatcha , en octobre 1849, tuèrent une vingtaine de soldats français....

-1849-1850 : pour défendre leur famille et leur dignité, les femmes zaâtcha tuent une vingtaine de soldats français ;

-1850-1857: Lalla Fatma N'Soumer, sacrée héroïne de la résistance de la Kabylie, défie les armées du maréchal Randon;

- 1881 : l'insurrection menée par cheikh Bouamama ne fera pas exception.

- 8 mai 1945, la féroce répression n'épargne personne, ni vieillards, ni femmes, ni enfants. Le général Thubert note dans un rapport que « les femmes excitaient de leurs youyou les cinq mille algériens regroupés près de la salle des fêtes de Sétif, venus demander la libération de Messali» transféré alors de Koléa à Brazzaville. Dans son ouvrage L'histoire du nationaliste algérien , le Professeur Mahfoud Kaddache signale qu'un fonctionnaire envoyé par le gouverneur général Yves Chataigneau, revient épouvanté de Guelma : « des hommes, des femmes, des enfants avaient été exécutés sans jugement , en bloc ».

- La chahida mensiya

A ce titre la chahida Zohra REGGUI (Reggui Marcel, 2006), surnommée la chahida mensiya (la chahida oubliée), dont on ne trouve nulle trace dans les écrits sur le 8 mai 1945 ,était issue d'une famille citadine, connue à Guelma.

« Elle ne tolérait pas qu'un Européen manquât de respect à une femme arabe et ne s'arrêtait que lorsqu'elle obtenait des excuses ou l'esquivement du personnage impoli...Lorsqu'elle apprit l'assassinat de notre frère, elle ne put contenir sa douleur et sa colère. Achiary l'entendit et déjà condamna en elle la femme musulmane émancipée, capable demain de se transformer en justicière d'un régime inhumain » (Reggui Marcel, 2006 : 121). Zohra REGGUI sera arrêtée sur le champ, emprisonnée , atrocement torturée, mutilée, elle sera froidement exécutée ainsi que ses deux frères, Mohamed et Abdelhafid, non loin de la ville qui la vit naître dans la localité de Oued M'aiz.

- Du militantisme à l'engagement

Suite aux massacres du 8 mai 1945, les femmes s'organisent en associations. A Alger, Oran et dans d'autres villes, des comités d'amnisties où l'on compte de très nombreuses femmes, voient le jour. La période 1945-1954 est marquée par le passage du stade du militantisme à celui de l'engagement de la femme algérienne dont la prise de conscience s'est entre- temps aiguisée.

Deux associations féminines font leur apparition entre 1945 et 1947 (Jurquet- Bouhouné Baya et Jurquet Jacques, 2007). L'Union des femmes d'Algérie, d'obédience communiste fondée en 1945 avait pour première secrétaire, Baya Allaouchiche à Alger. L'activité de l'Union, était à mi-chemin entre, action sociale et action politique : solidarité avec les familles victimes des massacres du 8 mai 1945, création de comités d'amnistie pour les condamnés à mort ou à de lourdes peines d'emprisonnement, mais aussi mise en place de comités contre la vie chère, manifestations contre la guerre d'Indochine, solidarité avec les dockers grévistes d'Oran et les ouvriers agricoles de Tlemcen....Grande figure de l'Union des femmes d'Algérie, Abassia Fodil, représentante de l'Oranie, sensibilisait et mobilisait les femmes des villes et des campagnes à la cause nationale. Elle sera assassinée ainsi que son mari le 26 décembre 1961 par l'O.A.S.

Dés 1946, le mouvement indépendantiste, voit ses rangs renforcés par l'adhésion d'un certain nombre d'étudiantes au P.P.A. Mamia Chentouf, Kheira Bouayed, Mimi Lahoual et d'autres encore ouvrent la voie. Parallèlement à cette élite estudiantine se mettent en place des cellules féminines P.P.A. Les premières militantes ont pour nom : Néfissa Hafiz, Nefissa Hamoud (épouse Lalliam et première femme médecin à monter au maquis), Fatima Benosmane Zekkal , Nassima Hablal, Salima Belhaffaf, Malika Mefti... La création du M.T.L.D. hissera ces cellules au rang d'association : l'Association des femmes Musulmanes algériennes (l'A.F.M.A.) en juillet 1947 présidée par Mamia Chentouf. Officiellement le but de l'A.F.M.A. était purement social, mais son programme d'action était politique : faire prendre conscience aux femmes de leur importance dans la société et les préparer à participer à la lutte politique que menait le peuple algérien contre le joug colonial.

- La dynamique du sacrifice suprême

Militer au sein d'une formation politique ou culturelle, donner un peu de son temps pour secourir des familles démunies, éduquer la jeunesse algérienne (Ech-chabiba el Djazaïria), garçons et filles, à l'amour de la patrie, initier les Algériennes à assister leur mari dans leurs luttes syndicales, tout cela allait pour ainsi dire de soi. Mais de là, à rompre avec l'ordre établi, à prendre fait et cause pour une cause encore incertaine, c'était tout autre chose. Ce pas sera franchi en toute conscience, en toute responsabilité par des hommes et des femmes, parce que la dynamique du sacrifice suprême avait forgé les âmes averties. L'impossible de subir davantage le joug du colonialisme, les enfumades, les massacres, le racisme, l'inégalité, l'exclusion, la misère, les maladies, les brimades, la torture, le poids de l'inégalité devant les impôts, devant la conscription, en un mot tout ce que Mostéfa Lacheraf a disséqué dans son mémorable "Algérie Nation et Société" (Lacheraf Mostéfa, 1965), l'emporte sur la peur et son pendant l'acceptation de son sort. Le Premier Novembre, sonnera le ralliement des forces politiquement préparées et convaincues que rien ne sera plus comme avant. Si pour les citadines, cette date marque une rupture, il en fut tout autrement pour les rurales pour qui, se mettre au service d'Et-Tewra était dans l'ordre des choses. Faire le guet tout en ramassant du bois, donner l'alerte, offrir le gîte en plus du couvert n'avait aucun secret pour elles. Sauf qu'hier, c'était le garde champêtre, le caïd ou le bachagha qu'elles surveillaient. Après la nuit du destin de l'Algérie, ce sont les hordes de l'armée coloniale qui hantaient son quotidien. La population algérienne étant à l'époque à dominante rurale, il y a comme un paradoxe dans l'écriture et la transmission du savoir historique.

Djamila Amrane Minne qui a consacré une thèse à la femme algérienne (Djamila Amrane, 1988) a compté que sur les 336 748 militants des deux sexes enregistrés au Ministère des Moudjahidine, les femmes ne représentaient que 3.25% seulement. Oui mais il ne s'agit là que de celles qui se sont faites recensées après dépôt d'un dossier au ministère dans l'espoir d'une pension qui leur revint de droit. Comme toutes statistiques, les chiffres obtenus par Djamila Amrane Minne, ne renseignent pas sur les sacrifices et le martyr au quotidien de ces populations livrées mains nues à la mitraille de « França », elles ne font pas ressortir l'apport véritable de la femme algérienne à la Révolution et ne disent pas grand-chose sur

l'engagement réel des femmes, d'autant que la majorité d'entre elles ne se pensaient pas comme « militantes » alors qu'elles l'étaient de facto.

Combien sont-elles, celles qui ont servi d'agents de liaison ou d'infirmières, qui se sont chargées de la logistique, dont le gourbi était « merkez », qui ont assuré la sécurité des djounoud et de leurs chefs ? Et celles qui ont accompli jour après jour les travaux domestiques qui apparaissent sans gloire (cuisiner, nettoyer, laver le linge des djounoud, coudre...). Celles que l'Histoire n'a pas retenues. Et combien d'entre elles ont été « regroupées » ou encore internées dans les sinistres camps spécialement aménagés pour elles ? Certainement des milliers. Des milliers de femmes anonymes qui ont rempli des tâches dures, obscures, ingrates mais absolument indispensables à la survie des combattants (au maquis, dans les campagnes, dans les villes et dans la Casbah). Que dire de celles qui ont perdu la vue à force de souffler sur le feu de bois pour préparer les repas aux Moudjahidine ? Combien sont-elles celles qui portent dans leur corps les traces de la torture et dans leur cœur celle de l'humiliation et du viol ? Rares sont les femmes qui n'ont pas été en contact avec la violence ; elles furent battues, torturées, violées, blessées, tuées. Pendant la « Bataille d'Alger » la torture est devenue une pratique systématique qui s'est exercée aussi bien sur les hommes que sur les femmes (De Beauvoir Simone et Halima Gisèle, 1960).

Avec l'arrestation le 14 juillet 1956 de trois infirmières, Safia Bazi, Mériem Belmihoub et Fadila Mesli, qui avaient rejoint le F.L.N. suite à la grève des étudiants du 19 mai 1956 ; l'opinion publique internationale découvre stupéfaite, pour la première fois des Algériennes dans les rangs des « fellaga ». Elle le sera encore davantage en découvrant quelques temps plus tard, le visage angélique de celles qui ont fait trembler l'Alger des ultras. Ne faut-il pas relever cette spécificité de la Révolution algérienne qui a confié l'une des missions les plus périlleuses, les plus angoissantes aux femmes aux heures les plus sombres de la Zone Autonome d'Alger ! C'est à la suite de la bombe déposée par les ultras le 10 août 1956, rue de Thèbes à la Casbah qui a fait au moins une cinquantaine de victimes parmi les femmes, les enfants, les vieillards que Yacef Saadi crée des groupes de choc en recrutant des jeunes filles, toutes volontaires. Le 30 septembre 1956, explose la première bombe au Milk Bar déposée par Zohra Drif.

Samia Lakhdari en dépose une autre à la Cafétéria. La bombe déposée au Mauritania par Djamila Bouhired, n'explosera pas. Le 26 janvier 1957 Djamila Bouazza en dépose une au Coq Hardi ; Daniëlle Minne et Zahia Khelfallah au bar de prédilection des étudiants européens, l'Ottomatic ; une autre bombe à la Cafétéria. D'autres bombes seront déposées dont celle de la Corniche et des stades. La mémoire vivante pieds noirs outre Méditerranée, s'acharne sur ces Fidaiyate pour avoir fait des victimes parmi les civils européens. Le colonialisme français, les paras de Massu, les ultras et les activistes, leur ont-ils laissé le choix de leurs armes ? Et puis ces bombes artisanales, ne sont-elles pas les armes du pauvre ? La preuve, elles feront des victimes parmi ceux qui les fabriquaient ou les transportaient !

Le 28 janvier 1957 , début de la grève des huit jours . Djamila Bouhired et Zohra Drif se cachent à la Casbah et rejoignent ainsi Hassiba Ben Bouali. Recherchée et traquée par la police et les paras depuis quelques mois , elle vit cloîtrée dans une cache étroite, sombre et humide avant d'être dénichée le 8 octobre 1957 par l'explosion avec Ali la Pointe, Petit Omar et Mohamed Bouhamidi . Pour mémoire, la guillotine poursuivait son œuvre macabre malgré les promesses faites à Yacéf Saadi par Germaine Tillion.

Livrée à la barbarie meurtrière des paras du trio Massu-Bigeard-Godard, la torture devient publique. Elle est pratiquée sur les lieux même où s'opèrent les arrestations (Branche Raphaëlle, 2001), à domicile (Drif Zohra, 2013) et y compris dans les écoles. Un fil électrique dénudé aux deux extrémités, l'une branchée directement sur la prise de courant, l'autre sur les parties sensibles de la victime et l'interrogatoire peut commencer. La jeune Ourida Meddad, seize ans, ne résistera pas à l'acharnement des paras qui avaient transformé l'école Sarouy⁷, en lieu de torture. Tout ce que Alger compte comme militantes et militants F.L.N., comme sympathisants algériens d'origine européenne se retrouvent, qui, dans des centres de torture qui essaient comme des champignons, qui, à Béni Messous, qui sont portés « disparus ». Les caches repérées sont détruites à la dynamite, l'organigramme de la Zone Autonome d'Alger est reconstitué. Alger expurgée de ses responsables politiques, se

7-« Ici torture rime avec culture » dira la moudjahida Zhor Zerari

retrouve dos au mur. La Casbah ; véritable maquis dans la ville ; sanctuaire inviolable jusqu'ici, vit l'enfer : aux perquisitions, aux brutalités inouïes, aux « disparitions » nocturnes, s'ajoutent les bleus de chauffe. La terreur blanche. La Casbah est sous embargo jour et nuit. La Casbah est encerclée et son ciel survolé par les hélicoptères. La Casbah étouffe. La Casbah voit son heure approchée, mais la Casbah ne capitule pas. La Casbah se prépare à donner l'assaut. Ses héroïnes connues et anonymes, défient par leur arrogance révolutionnaire les officiers bardés de médailles. La Casbah, devient en cette année là, le centre le plus névralgique de toute la guerre. Tous les politiques du F.L.N. et de la République coloniale, tous les stratèges des maquis et l'armée d'occupation,

tous les médias de France et d'Europe, ont les yeux rivés sur la Casbah. C'est comme si le sort de la Révolution se jouait dans cet étroit espace urbain fait de maisons adossées les unes aux autres communiquant entre elles par les terrasses, traversé pas des ruelles étroites, humides et sinueuses.

Si la prétendue « bataille d'Alger » rime pour l'occupant avec paras, elle rime pour les Algériens avec « bombistes ». Si elle rime pour les premiers avec les colonels Massu, Bigeard, Godard, le commandant « O », le capitaine Léger etc., elle rime pour les seconds avec Jacqueline Guerroudj , Djamila Bouhired, Djamila Bouazza , Baya Hocine (16 ans), Djhor Akrou (17ans), Zahia Khelfellah toutes condamnées à mort. L'histoire de la France occupante et de l'Algérie du F.L.N. historique, restera à jamais marquée par cette page cruelle et émouvante à la fois (Guerroudj jacqueline, 1991 ; Ighilahriz Louisette, 2002).

- Un engagement qui s'inscrit dans le cours de l'histoire

Ce rapide regard posé sur la femme d'hier paraît anodin, voire même sans sens et ennuyeux pour la « génération facebook » pour qui, il n'existe aucune frontière. Fortement enracinée dans la société, imprégnée dès la prime enfance de la culture familiale centrée autour du respect des valeurs comme l'obéissance, l'honneur, la femme devait surmonter ses propres handicaps, ses propres craintes avant de vaincre les multiples tabous, surmonter les regards inquisiteurs du frère, de la voisine, des habitants du quartier.

Aujourd'hui et pour toujours, le courage à la limite de l'impensable de ces jeunes filles âgées à peine de 15-20 ans, nous laisse rêveur. Transporter, dans son sac à main, dans un couffin, sous son voile, dans les langes de son bébé un revolver, une bombe ; traverser les multiples barrages de contrôle sans trembler au risque de se faire interpellé ou arrêté par les paras de Massu qui quadrillent Alger, tout cela semble relevé aujourd'hui de la pure fiction. La foi donne du courage, la détermination des ailes et la peur ouvre les chemins de la victoire. Baya Hocine, lycéenne, seize ans, la plus jeune des condamnées à mort par la « justice coloniale », d'une grande intelligence, troquera son cartable et ses cahiers pour les bombes de la liberté. A ses yeux, le chemin de la liberté pour son pays passait obligatoirement par les stades du Ruisseau et d'El Biar où avec son groupe dont Djohor Akrouf (dix sept ans) elle y déposera la bombe le 10 février 1957. Qui mieux que Yasmina Belkacem, aux jambes amputées par la bombe qu'elle transportait pour nous dire jusqu'où peut aller le sacrifice . Qui mieux que ces « bombistes », au look européen pour nous entretenir de la peur aux tripes. Qui mieux qu'elles pour dire comment elles déjouaient tous les traquenards tendus par les paras et les ultras. Qui mieux que les djounoud pour nous dire quel réconfort ils trouvaient dans les chaumières et sous les kheïma de ces femmes anonymes, qui n'avaient que leur savoir faire domestique, mais ô combien capital, pour permettre aux Moudjahidine de poursuivre leur combat ! Le sentiment de la « mission accomplie » (Drif Zohra, 1960 ; Amrane-Mine Danielle Djamila, 1993 ; Barkat-Derrar Anissa, 1994 ; Lavalette-Safir Eveline, 2013 ; Dore-Audibert Andrée, 1995 ; Zerari Zhor, 1988) était plus fort que la peur devant la mort.

- Le dépassement de soi

Au moment où De Gaulle croyait la victoire à portée de main après les ratissages dévastateurs du plan Challe (1958-1959), les femmes entrent en action à l'occasion de sa dernière visite en Algérie entre le 9 et le 13 décembre 1960. Bravant la peur, se jouant de la S.A.S. et de la S.A.U., brandissant l'emblème national, face aux chars, aux mitrailleuses qui crachent la mort, les manifestants parmi lesquels de très nombreuses femmes, pris entre les feux croisés de l'armée et des activistes de « l'Algérie Française », comptent leurs morts. Parmi la centaine de victimes à travers toutes les villes de la colonie en fin de règne, la petite Saliha Ouatiki, de

Belcourt. Agée de 12 ans, elle sera assassinée par des tirs de snippers activistes. Tirant la leçon de son périple périlleux, De Gaulle écrit dans ses mémoires : « Par-dessus tout, je tiens pour évident que la situation, à mesure qu'elle se prolonge, ne peut plus offrir à notre pays que des déboires, peut-être des malheurs, bref, qu'il est temps d'en finir »(Charles de Gaulle, 1070). Outre Méditerranée, ce sont les femmes de l'émigration qui défient pacifiquement, les 17-19 octobre 1961, Papon, préfet de police de Paris , son ministre de l'intérieur Roger Frey et même De Gaulle, président de la République qui ne pouvait pas ignorer les retombées d'un couvre feu raciste imposé au seuls Algériens pour asphyxier le F.L.N. Les rares photos de l'époque montrent des poussettes de bébés renversées, des chaussures abandonnées sur la chaussée, des corps en sang, signe d'une violence inouïe.

Dans la ville des lumières et des Droits de l'Homme et du Citoyen, une jeune adolescente Fatéma Beddar, 15 ans à peine, rejoint ses aînées à sa sortie du collège, contre la volonté de sa mère, pour prendre part à la manifestation à laquelle a appelé la Fédération de France du F.L.N. Cette jeune fille est l'incarnation même du dépassement de soi. Elle ne rejoindra pas le domicile familial ni le 17 au soir, ni le lendemain, ni les jours suivants. Son corps frêle sera repêché le 30 octobre 1961 dans le canal de Saint Denis.

Conclusion

L'historiographie officielle et notre mémoire collective mettent toujours en avant deux figures : celle de la maquisarde et celle de la fidaiya. Parce qu'elles vivent loin des projecteurs de l'actualité, parce qu'elles n'ont ni le verbe facile, ni la conviction d'avoir été des héroïnes ne serait-ce qu'un jour, elles vivent dans l'ombre de leur histoire individuelle sans la côtoyer :ce sont les ANONYMES. Savent-elles au moins, que telles des abeilles butineuses, jamais sans elles le nidham n'aurait vécu et et-Tewra menée à son terme. Que dire aussi de toutes ces militantes Algériennes d'origine européenne qui ont pour nom Raymonde Peschard (tombée au maquis), Jacqueline Guerroudj, sa fille Djamila Amrane Minne, Annie Steiner (Ameyar Hafida, 2011), Eveline Safir, Eliette Loup, Claudine Chaulet et tant d'autres qui ont hébergé, transporté des documents, transporté à

bord de leur 2 chevaux Abane Ramdane, Larbi Ben m'Hidi, Youcef Ben Khedda du C.E.E. Comme leurs autres sœurs, elles seront emprisonnées, humiliées, torturées. Mais bien plus encore que leurs sœurs de combat, elles seront balayées de l'histoire officielle. Il est vrai que les choses ont légèrement changé depuis que les plumes se sont mises à graver les histoires individuelles des unes et des autres. La reconnaissance, est aussi une affaire de conviction et de combat.

Leur participation est sans conteste la preuve de la maturité politique des femmes et de leur capacité à jouer un rôle important dans la gestion des affaires publiques. Leur engagement a revêtu de multiples réalités qu'on doit saisir en multipliant les angles de vue et en multipliant les matériaux historiques.

Bibliographie :

- Amrane-Mine Danielle Djamila. 1988. Les femmes algériennes et la guerre de libération nationale en Algérie. 1954-1962. Thèse Doctorat d'Etat de Lettres et de Sciences humaines, Université de Reims.
- Amrane-Mine Danielle Djamila. 1993. La Guerre d'Algérie (1954- 1962). femmes au combat. Ed. Rahma,, Alger.
- Ameyar Hafida. 2011. La Moudjahida Annie Fiorio-Steiner , une vie pour l'Algérie, Association Les Amis de Abdelhamid Benzine, Alger.
- Barkat-Derrar Anissa. 1994. Le rôle de la femme algérienne pendant la guerre de libération nationale, (en arabe), ENAL, Alger.
- Bourdieu Pierre et Sayad Abdelmalek. 1964. Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie, Les Editions de Minuit, Paris.
- Branche Raphaëlle. 2001. La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie, Gallimard, Paris.
- De Beauvoir Simone et Halima Gisèle. 1960. Djamila Boupacha, Gallimard, Paris.
- De Gaulle Charles. 1970. Mémoires d'espoir. Le renouveau 1958-1962, t. 2, Plon, Paris.
- Déjeux Jean. 1987. Femmes d'Algérie-Légende, La Boîte à Documents , Paris.
- Dore-Audibert Andrée. 1995. Des Françaises dans la guerre d'Algérie, Ed. Karthala, Paris.

- Drif-Bitat Zohra, 2013, Mémoires d'une combattante de l'ALN, Zone autonome d'Alger, Ed. Chihab, Alger.
- Drif Zohra, 1960, La mort de mes frères, Maspéro, Paris.
- Guerroudj Jacqueline, 1991, Des douars et des prisons, Ed. Bouchène, Alger.
- Ighilahriz Louisette, 2002, Algérienne, Ed. Casbab, Alger.
- Jurquet- Bouhoune Baya et Jurquet Jacques, 2007, Femmes algériennes, de la Kahina au Code de la famille, Le Temps des Cerises, Paris.
- Lacheraf Mostéfa, 1965, L'Algérie, nation et société, essai, Maspéro, Paris.
- Lavalette-Safir Eveline, 2013, Juste Algérienne, Barzakh, Alger.
- Reggui Marcel, 2006, Les massacres de Guelma, Algérie Mai 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales, La Découverte, Paris.
- Zerari Zhor, 1988, Poèmes de prison, Bouchène, Alger.